

**Cătălina Gîrbea**

---

**NOUVELLES PERSPECTIVES SUR L'HÉRALDIQUE  
DANS LES ROMANS MÉDIÉVAUX  
(XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLES)**

Coordinateur de la collection *Etudes françaises* :  
Cristiana-Nicola Teodorescu

Comité scientifique :

Luc Collès, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique

Jean-Louis Dufays, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve,  
Belgique

Olivier Bertrand, Ecole Polytechnique, Paris, France

Isabelle Schaffner, Ecole Polytechnique, Paris, France

Yasmine Attika Abbès Kara, École Normale Supérieure des Lettres et  
Sciences Humaines, Bouzaréah, Alger

Malika Kebbas, École Normale Supérieure des Lettres et Sciences  
Humaines, Bouzaréah, Alger

Mihaela Toader, Universitatea Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Dumitra Baron, Universitatea „Lucian Blaga” din Sibiu

Anca Gâță, Universitatea „Dunărea de Jos, Galați

Alexandra Cuniță, Universitatea din București Universitatea din Craiova

Gabriela Scurtu, Universitatea din Craiova

Cecilia Condei,

Daniela Dincă, Universitatea din Craiova

Anda Rădulescu, Universitatea din Craiova

Monica Tilea, Universitatea din Craiova

La collection *Etudes françaises* propose des contributions scientifiques dans les domaines de la linguistique, littérature, civilisation française et francophone. La collection réunit une diversité de productions scientifiques (études, ouvrages collectifs, présentation de projets de recherche, thèses de doctorat, anthologies, actes de colloques scientifiques etc.).

Les propositions de publications seront adressées au comité scientifique:  
[etudes\\_francaises@yahoo.fr](mailto:etudes_francaises@yahoo.fr).

Note:

Les membres du comité scientifique ont la possibilité de soumettre les propositions de publication à d'autres spécialistes réputés dans le domaine de la linguistique, littérature, civilisation française et francophone.

**Cătălina Gîrbea**

**NOUVELLES PERSPECTIVES SUR L'HÉRALDIQUE  
DANS LES ROMANS MÉDIÉVAUX  
(XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLES)**



**EDITURA UNIVERSITARIA  
Craiova, 2012**

Referenți:

Prof.univ.dr. Ioan Pânzaru (Universitatea București)

Prof.univ.dr. Martin Aurell (Universitatea Poitiers)

Copyright © 2012 Universitaria

Toate drepturile sunt rezervate Editurii Universitaria

---

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României**

**GÎRBEA, CĂTĂLINA**

**Nouvelles perspectives sur l'héraldique dans les romans  
médiévaux : (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) / Cătălina Gîrbea. - Craiova :**

Universitaria, 2012

Bibliogr.

ISBN 978-606-14-0533-6

82.09-31

Copertă: Armoariile imaginare ale regelui Arthur

Apărut: 2012

**TIPOGRAFIA UNIVERSITĂȚII DIN CRAIOVA**

Str. Brestei, nr. 156A, Craiova, Dolj, România

Tel.: +40 251 598054

Tipărit în România

## Remerciements

Une recherche dans le domaine changeant et étroit qu'est l'héraldique imaginaire ne peut pas se passer de contrôle de la part des spécialistes des armoiries, même peu nombreux, ou des miniatures, ni de l'avis des historiens. Je me tourne donc avec plaisir vers tous ceux qui m'ont aidée à améliorer et raffiner ces hypothèses.

Tout d'abord vers Martin Aurell, qui m'a accompagnée comme toujours par ses conseils sur les chemins tortueux de la recherche interdisciplinaire. Ensuite vers mon collègue et ami Laurent Hablot, spécialiste d'héraldique, qui m'a plus d'une fois attiré l'attention sur une erreur ou un détail. Ma gratitude va également vers Adrian Ailes, Nicolas Civel, Fabrizio Cigni, Christine Ferlampin-Acher, Richard Trachsler qui ont pris le temps de discuter avec moi l'un des dossiers présentés dans ce travail. Qu'ils en soient tous sincèrement remerciés.

## Introduction : l'identité , un concept généreux et généralisé

Le problème des armoiries imaginaires, et plus généralement celui de l'emblématique, soulève nécessairement celui de l'identité. C'est en tant que réseau de marqueurs identitaires qu'apparaît et se formalise ce système de signes qui a influencé au plus haut point les mentalités médiévales. Ils peuvent définir l'individu ou bien une famille, une dynastie royale, princière ou ducale. Dans la fiction, ces signes participent aussi bien des jeux narratifs que de la connexion historique et sociale. Ils instaurent une sémiotique très particulière, avec ses propres règles.

L'identité, disons-le d'emblée, n'est pas une notion étrangère au Moyen Âge. L'emploi à large échelle qu'en fait la modernité peut éveiller des soupçons de fâcheux anachronisme, alors qu'elle reste, en réalité, une notion médiévale. À la différence d'autres termes ayant connu des moments de gloire sous la plume des médiévistes avant de se fragiliser sous l'impact des vagues contestataires, comme « féodalité »<sup>1</sup>, forgé sur le tard par spéculation étymologico-sociale,

---

<sup>1</sup> Terme mis en doute par Susan Reynolds, *Fiefs and Vassals. The medieval evidence reinterpreted*, Oxford, 1994. Par ailleurs, cette notion reste particulièrement vague, même fâcheuse par sa prétention d'expliquer l'essence identitaire du Moyen Âge par un seul mot et par la tyrannie du fief, souvent absent dans les relations entre hommes, et dans la mesure où la réalité des faits échappe parfois à l'étiquette. Dans la mesure aussi où les historiens qui l'abordent de front travaillent la plupart du temps sur des niches très étroites, de manière chirurgicale générant des amputations artificielles, vénérant un type de source comme la charte et méprisant d'autres comme les chroniques ou la production littéraire pure dans l'entourage d'une abbaye, et qui ne peuvent par conséquent offrir une vue cohérente de l'ensemble. Voir pour une mise à point Martin Aurell, « Appréhensions historiques de la féodalité anglo-normande et méditerranéenne (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), dans *Présence du féodalisme et présent de la féodalité*, Actes du colloque de Göttingen, 30 juin-1<sup>er</sup> juillet 2000, dir. N. Fryde, P. Monnet, G. Oexle, Göttingen, 2002, p. 175-194. Par ailleurs, du point de vue des spécialistes de la littérature, qui se penchent sur le même Moyen Âge que les historiens, la notion de « féodalité » n'a jamais été opérationnelle, ni ne peut l'être, dans la mesure où une grosse partie de la production de fiction est d'emblée subversive à l'égard de la seigneurie.

« propagande »<sup>2</sup>, inventé au XVI<sup>e</sup> siècle pour désigner l'évangélisation militante, ou « mutation »<sup>3</sup> qui vient à la base des sciences naturelles, « identité » reste un mot connu des oreilles médiévales, peut-être pas autant que des nôtres, mais en tout cas familier au public cultivé. Il est issu du bas latin *identitas*, à son tour construit sur la racine *idem*, et il signifie, à la base, « le même ». Le dictionnaire Goddefroy l'enregistre par une entrée du XIV<sup>e</sup> siècle, renvoyant à la traduction française que donne Oresme des *Ethiques* d'Aristote<sup>4</sup>. Le mot existe donc bien dans le vocabulaire du moyen français, même si les lexicologues peinent un peu à le repérer et le fait qu'il est répertorié dans les compléments du Goddefroy est révélateur du fait que son utilisation n'était pas courante. Il était, par ailleurs, mis au service de la ressemblance-similitude, de l'analogie, de la pensée métaphorique typique de l'épistémè médiévale<sup>5</sup>, et non de ce qui distingue les entités les unes des autres, comme nous avons tendance à le considérer aujourd'hui. Cependant, pour éviter les pièges du nominalisme, force est de s'interroger sur l'efficacité explicative de ce mot, si et quand on en fait un concept à l'usage des médiévistes. Il est évident que si on l'invoque aujourd'hui, ce n'est pas parce que le Moyen Âge en était conceptuellement hanté.

La recherche actuelle fait appel à la notion d'identité depuis que plusieurs sciences se sont rencontrées pour lui élever une statue épistémologique, surtout durant ce XIX<sup>e</sup> siècle où se raffermissent les « identités collectives » et tendent de plus en plus à s'exprimer. On s'y intéresse parce que la psychologie, la linguistique, et enfin la sociologie le désignent comme notion centrale pour la compréhension des êtres et des catégories auxquels ils appartiennent. Ce n'est, certes, pas une construction moderne forgée de toute pièce. Lorsque Descartes annonce le *cogito* en principe ontologique fondamental, il opère une distinction identitaire entre ce qui existe et

---

<sup>2</sup> Réhabilité récemment par le cycle de tables rondes réunies sous le titre de *Convaincre et persuader. Communication et propagande aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, dir. Martin Aurell, Poitiers, CESC, 2007.

<sup>3</sup> Terme que la polémique provoquée dans les années 1995 par Dominique Barthélemy au sujet de la mutation féodale a mis au centre de l'attention des médiévistes historiens.

<sup>4</sup> Frederic Goddefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes*, t. 9, p. 780.

<sup>5</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, 1966.

ce qui n'existe pas. Il définit pour la première fois de manière réflexive et systématique le « je » qui ne peut conduire qu'à la construction livresque de l'identité. Lorsque Marx, Nietzsche et Freud, à juste titre nommés « maîtres du soupçon », font éclater en morceaux, sous la pression d'une modernité faite de changements bouleversants et remises en question, l'arrogante construction identitaire du « je » pensant par rapport au monde illusoire du « non pensant », le problème se pose de manière encore plus aigüe, car toute la charpente diachronique d'une identité certaine et sereine venait de s'effondrer.

Lorsqu'Émile Benveniste soulève au XX<sup>e</sup> siècle le problème du « je »<sup>6</sup>, il fait passer la philosophie par le crible de la linguistique afin de définir, distinguer, opérer des catégorisations, enfin penser, retrouver l'unité perdue de « l'unique » qui fonde l'identité. Il rappelle, si besoin était, que le « je » ne peut se définir que par rapport aux « autres » et qu'il faut donc, pour que l'identité existe, qu'il y ait également un groupe, une société, pour offrir le terme de comparaison. En revanche, la phénoménologie, avec Paul Ricœur en tête de file, rejette la représentation conflictuelle du choc entre le « je » locuteur et le « tu » allocutaire dont la tyrannie serait nécessaire. Il refuse cette construction car indéniablement fautive et génératrice de faussetés, sur soi et sur l'autre, et propose le modèle conciliant et thérapeutique du « soi-même qui se connaît comme un autre »<sup>7</sup>. Dans ce paradoxe de la reconnaissance de soi, où se retrouvent peut-être pour la première fois dans l'histoire des idées les deux sens du mot « identité », le *même* et le *différent* ou *l'unique*, semble pouvoir se résoudre la querelle séculaire du philosophe avec le monde, ayant influencé au XIX<sup>e</sup> siècle la psychologie émergente.

Aux apports de la philosophie du langage et de la phénoménologie viennent se rajouter ceux qui ont fini par offrir ses lettres de noblesse à l'identité, les découvertes toujours renouvelées de la sociolinguistique. C'est elle qui enseigne comment manipuler, comment rendre tolérable et compréhensible, le conflit du moi pensant avec le monde, car elle se penche parallèlement sur deux identités : la forme collective, orpheline, Cendrillon de la phénoménologie et de la linguistique qui, elles, ne s'intéressent qu'à l'individu, et l'individuelle. C'est un sociologue, Pierre Bourdieu,

---

<sup>6</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966.

<sup>7</sup> Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, 1990.



qui, à sa façon, tend à résoudre les apparents conflits de l'identité avec elle-même, en rappelant que l'individu est inconsciemment conditionné par son *habitus*, l'ensemble de pratiques et représentations de son groupe, qui se diffusent dans sa conscience et l'influencent à son insu<sup>8</sup>.

Pour le Moyen Âge, la littérature est le terroir privilégié pour observer le phénomène<sup>9</sup>, car elle est elle-même aux prises avec les problèmes identitaires, brisée entre la fable qu'elle doit être pour plaire et le récit édifiant qu'elle se veut pour être prise au sérieux, tiraillée entre le latin et le vernaculaire, entre les laïcs et les religieux, entre la ville et le monastère. Elle est le produit d'un auteur unique, d'un individu<sup>10</sup>, sur lequel on peut malgré tout soupçonner l'influence d'un *habitus*, dont elle se fait l'écho de plusieurs manières. Elle est à la fois le un et le multiple, la tyrannie de l'auteur *imperator* et la *vox populi* des influences diverses. Elle est subversive à l'égard de la normativité, avec laquelle elle joue de multiples façons, à l'égard des structures monolithiques, des idées figées. Elle est mouvance comme ses manuscrits, polyphonie comme les voix des nombreux copistes. Elle montre largement qu'au Moyen Âge personne ne « tient le micro » de manière privilégiée, comme nombre d'historiens essayent de se persuader<sup>11</sup>. C'est ce qui la rend tellement précieuse pour les débuts balbutiant des problèmes identitaires.

---

<sup>8</sup> Paul Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, 1996.

<sup>9</sup> C'est la littérature moderne qui offre également un terrain d'investigation généreux de la question, voir par exemple Lidia Cotea, « Eric Chevillard : le roman – une mythologie de notre temps », dans *Studies on Lucette Desvignes and Contemporary French Literature*, 18-2008, Newark, The Ohio State University, 2008, p. 201-214.

<sup>10</sup> Comme le soutiennent plusieurs auteurs d'origine postmoderne, qui rappellent incessamment que la littérature ne saurait se plier à un rôle de source ou miroir social, car elle est avant tout le produit d'une conscience individuelle, celle de l'auteur, qui peut jouer avec la distanciation face à la réalité au même titre qu'avec l'imitation. Voir en dernier lieu la thèse inédite de Vladimir Agrigoroaei, *Les traductions au XII<sup>e</sup> siècle*, Poitiers, 2011. Pourtant, la subjectivité littéraire, et avec elle les traces plus marquées de la conscience d'auteur, ne se font sentir dans la fiction médiévale que progressivement et plutôt à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré Michel Zink, *La subjectivité littéraire : autour du siècle de saint Louis*, Paris, 1985.

<sup>11</sup> Voir par exemple John Baldwin, « Conclusions », dans *Chevalerie et religion*, dir. Martin Aurell et Catalina Girbea, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 316.

## *Embryons identitaires au Moyen Âge*

Le XII<sup>e</sup> siècle, que nous avons choisi comme ouverture de la fourchette chronologique pour appeler à la réflexion dans ce volume, marque une fracture épistémologique dont il serait scientifiquement inexact de nier les symptômes. Les problèmes identitaires, qu'il s'agisse d'une meilleure définition de l'individu, des familles ou des groupes, se laissent entrevoir avec une force sans précédent sur le fond d'une double mutation. Une mutation sociale d'abord, telle que l'avais repérée Marc Bloch dans les années 1930, avec la montée en puissance du pouvoir royal<sup>12</sup>. Martin Aurell a suivi les changements majeurs qui interviennent entre les années 1000 et 1200 dans les pratiques des familles et surtout les modes d'alliance matrimoniale<sup>13</sup>, stratégie régulatrice de violence et des modes de partages successoraux, aspects où l'amour rencontre la problématique sociale et qui vont nourrir toute une partie de la littérature vernaculaire. Plus récemment Dominique Barthélemy a ramené sur le devant de la scène la mutation chevaleresque, les transformations des comportements guerriers et des mécanismes régulateurs de la violence, cernés à travers une grille anthropologique<sup>14</sup>.

À côté de ces mutations d'ordre social, que nous n'appellerons pas féodales, car la chevalerie par exemple n'est qu'en partie (superficielle et négligeable partie) une affaire de féodalité, de fief ou de seigneurie, on enregistre une autre, plus évidente, plus claire, d'ordre culturel. L'éclosion de la littérature vernaculaire, l'effondrement progressif durant tout le XII<sup>e</sup> siècle de la suprématie du latin, les traces d'une querelle des Anciens avec les Modernes à travers multiples tentatives de la culture littéraire de s'affranchir de l'Antiquité, provoquent un bouleversement épistémique sans précédent, une crise de la poliglossie<sup>15</sup>, enfin une forme d'émancipation-traumatisme similaire à celle qui a dû engendrer

---

<sup>12</sup> Mutation que Georges Duby avait repéré autour de l'an mil, théorie attaquée par Dominique Barthélemy, voir *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1997.

<sup>13</sup> Martin Aurell, *Mariage et pouvoir en Catalogne*, Paris, 1996.

<sup>14</sup> Dominique Barthélemy, *La Chevalerie. De la Germanie antique à la France du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2012.

<sup>15</sup> Voir entre autres *Latin et Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres, 1991.